De « Globus » à *L'Étoile de la Rédemption* : l'exigence communautaire chez Franz Rosenzweig

Deborah Blicq

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2592>

DOI : 10.4000/cps.2592

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 67-81

ISBN : 978-2-354100-36-0

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Deborah Blicq, « De « Globus » à *L'Étoile de la Rédemption* : l'exigence communautaire chez Franz Rosenzweig », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 29 | 2011, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2592> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2592>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

De « Globus » à *L'Étoile de la Rédemption* : l'exigence communautaire chez Franz Rosenzweig

Deborah Blicq

Il peut paraître étonnant ou désuet d'évoquer l'existence d'une exigence communautaire. Étonnant au regard du contexte historique des deux textes de Rosenzweig qui nous préoccupent aujourd'hui, « Globus » et *L'Étoile de la Rédemption*, écrits au cœur de la « Grande Guerre », de cette guerre déclenchée au nom du principe des nationalités et dont Rosenzweig dénonce justement l'idéologie communautaire qui justifie le sacrifice des vies humaines pour sauvegarder le maintien des États-Nations. Parler d'exigence communautaire peut aussi paraître désuet quant à nous, ici, aujourd'hui, puisque nous porterions témoignage de « la dissolution, de la dislocation ou de la conflagration de la communauté » selon les mots de Jean-Luc Nancy (2004, p. 11). Et, en effet, l'Europe n'étant même plus une « communauté » mais une « union » d'États membres d'une totalité se nommant « Europe », d'un ensemble dont les frontières intérieures et extérieures sont en perpétuel mouvement, notre propre actualité semble donner raison à Rosenzweig lorsqu'il déclarait, à la fin de « Globus » (2003a, p. 37-102), que « L'humanité n'est pas encore rassemblée dans une seule demeure. [Que] L'Europe n'est pas encore l'âme du monde ».

Et pourtant, nous demeurons attachés à l'idée de communauté; et pourtant, il y a chez Rosenzweig, alors même qu'il dénonce une certaine idéologie communautaire, quelque chose qu'il conviendrait d'appeler une « exigence communautaire » : il y a la persistance d'un Nous, d'un Nous toujours tributaire d'un Je, d'un Nous nécessairement évoqué, immanquablement projeté et désiré mais toujours aussi finalement rivé à une sorte d'inaccomplissement.

«Globus» et *L'Étoile* sont liés par cette exigence. «Globus» expose cette exigence communautaire d'un point de vue historique et politique, de manière linéaire, selon le tracé d'une ligne représentant le mouvement de l'histoire universelle et situant l'époque de la Première Guerre mondiale dans un entre-deux, entre l'image d'une communauté perdue et l'image d'une communauté loin devant nous, promise avec la fin de l'histoire. *L'Étoile de la Rédemption*, dans sa conception non linéaire de l'histoire, par sa temporalité révélée et révélatrice, pourrait répondre dès aujourd'hui – et non à la fin de l'histoire universelle – de la promesse communautaire formulée par «Globus».

Mais dans *L'Étoile de la Rédemption*, cette promesse communautaire, cette fois-ci élaborée depuis un point de vue théologique, est encore vouée à l'inaccomplissement : la « communauté commune à tous ne sera manifestement jamais réalisée », précise en effet Rosenzweig.

De là peut-être que la communauté ne peut être qu'une exigence c'est-à-dire qu'elle ne peut être qu'une injonction à agir, qu'un appel à désirer la communauté.

Mais que la communauté se définisse primordialement comme une exigence ou comme une promesse, plutôt que comme un accomplissement, n'est peut-être pas ici réducteur. L'exigence communautaire, dans son appel à agir, à désirer la communauté, dit peut-être en effet le sens d'un combat au sens le plus strict de l'engagement d'un homme contre un passé pour construire un avenir ; l'exigence communautaire pourrait bien être ainsi l'expression de ce combat mené simultanément « contre l'histoire au sens du XIX^e siècle » et « pour la religion au sens du XX^e siècle » ainsi que le formule Rosenzweig dès 1910 dans sa correspondance avec Hans Ehrenberg :

Tout acte devient coupable dès qu'il pénètre dans l'histoire [...]; c'est pourquoi il faut que Dieu sauve l'homme, non pas à travers l'histoire, mais réellement comme 'Dieu dans la religion' – il ne demeure rien d'autre d'ailleurs. Pour Hegel, l'histoire était divine, 'théodiciée', tandis que l'action [...] était sans doute plus profane, [...]. Pour nous, la religion est la seule théodicée authentique. Le combat contre l'histoire au sens du XIX^e siècle est pour nous identique au combat pour la religion au sens du XX^e siècle (Rosenzweig 1979, p. 112sq.).

Ce combat, ce double combat, sans doute ravivé comme jamais par la guerre, repose sur un principe d'identité fort : le contre nourrit le pour, ce que l'on quitte (l'histoire au sens du XIX^e siècle qu'il faut comprendre

comme désignant l'histoire en son sens hégélien) est déjà le lieu nouveau où l'on arrive (la religion au sens du xx^e siècle dont la compréhension et ce qu'elle partage avec l'histoire au sens du xix^e siècle devront être déterminés). Serait-il possible que « Globus » et *L'Étoile* soient liés par le même principe d'identité? Autrement dit, l'exigence communautaire peut-elle s'entendre dans ce point de rencontre, d'impact entre cette fin de l'histoire hégélienne et le renouvellement d'une « théodicée authentique », selon l'expression de Rosenzweig? Et comment les retrouvailles avec une « théodicée authentique » renouvellent-elles notre exigence communautaire?

« Globus » et *L'Étoile de la Rédemption* partagent un même lieu, une même date : ce sont deux textes écrits durant la Première Guerre mondiale, ce sont deux textes conçus depuis le lieu même des affrontements, Rosenzweig étant alors détaché sur le front des Balkans. « Globus » et *L'Étoile* ne rendent cependant pas compte de la même manière de cette guerre, « Globus » et *L'Étoile* sont deux textes extrêmement différents. « Globus » est plutôt œuvre d'historien : il a l'apparence d'un petit traité d'histoire européenne qui tente de montrer une concordance entre le devenir de l'Europe et le mouvement de ses frontières, conformément à son sous-titre « théories générales de l'espace dans l'histoire universelle ». « Globus » a une fonction essentielle, revendiquée par Rosenzweig dès les premières lignes de ce texte : « Globus » doit nous permettre de nous situer, de lire l'heure au cadran de l'histoire : « les frontières se meuvent sur le sol, et [écrit Rosenzweig] elles répondent à qui s'interroge en lui indiquant à quelle hauteur se situe le soleil au ciel de l'histoire » (2003a, p. 37). C'est là une des principales conséquences de la guerre : la guerre a dé-situé les individus, elle constitue un ébranlement, un éclatement de la totalité de la réalité (*Zusammenbruch*) ainsi que la qualifiera aussi Rosenzweig ; « Globus », d'une certaine manière, semble remettre de l'ordre dans ce monde éclaté en reconstituant la droite ligne de l'histoire universelle, en rappelant les grands événements qui ont rythmé l'histoire de l'Europe depuis l'effondrement de l'Empire romain. La guerre nous oblige à redonner une assise, un sol au monde en portant, dit Rosenzweig, un « regard rétrospectif sur les conditions d'élaboration de la scène où se déroulent les événements dont nous sommes les témoins » (2003a, p. 39). *L'Étoile de la Rédemption* répondra

autrement de cette obligation à être témoin de l'histoire. *L'Étoile* n'est pas œuvre d'historien mais de philosophe, d'un « nouveau philosophe » porteur d'un « penser nouveau » qui prend acte de l'éclatement de la totalité hégélienne dont la « nocivité », selon le mot de Rosenzweig, est avérée par la guerre. Alors que « Globus » situe sur une droite ligne du temps ce qui a conduit l'Europe à la guerre, en rappelant les « époques » qui conduisent à la formation progressive des États-Nations et à leur affrontement, *L'Étoile* – conformément à ses premiers et derniers mots – nous conduit « de la mort » « à la vie », *L'Étoile* se laisse orienter par la seule réalité subsistante au sein de ce monde détruit : les cris des êtres singuliers, seuls et effrayés, dans un corps à corps avec la mort et qui ne trouveront une voix qu'au sein du « puissant unisson » qu'est le Nous, qu'au sein d'une communauté des hommes.

Aussi différents que soient « Globus » et *L'Étoile* dans leur forme, leurs approches de la guerre sont complémentaires pour appréhender leur souci commun du Nous, d'un Nous qui n'est pas d'emblée synonyme de « communauté », d'un Nous qui ne se pense et ne se dit jamais isolément mais qui est toujours une certaine relation très spécifique à l'autre comme expression d'un désir d'infinitude contrariée.

Dans « Globus », le Nous est au croisement des frontières, ces lignes tout à la fois de partage et de séparation qui structurent la terre en en faisant un « monde » c'est-à-dire un espace fermé, délimité et ordonné. La frontière n'est pas seulement une ligne spatiale, elle est aussi une ligne grammaticale : elle génère une distinction entre toi, moi et lui : « Avec le tracé de la première frontière, l'humanité prit possession de la Terre. Toute l'histoire universelle n'est que le prolongement de cette première frontière, n'est que l'empiètement permanent du mien, du tien et du sien, la formation toujours plus prégnante des relations je et tu [...] » (2003a, p. 37). Deux mots dominant, dans la suite de « Globus », pour décrire cette accentuation des rapports entre Je et Tu : il s'agit des mots « rivalité » et « communauté ». Rivalité parce que le rapport Je-Tu est un duel et selon Rosenzweig ce genre de relation frontale dans l'histoire universelle ne peut que conduire à l'affrontement : selon « Globus », en effet, « la forme simple du dialogue à deux réapparaît comme étant la forme du drame joué par l'histoire universelle » (2003a, p. 43). Communauté parce que les rivalités infinies existent au nom d'une communauté perdue, celle de l'Empire romain chrétien, perçue par les

hommes comme un idéal d'unité. L'absence de communauté entendue comme unité politico-religieuse engendre une rivalité entre les uns et les autres et la constitution de « Nous » qui ne sont pas des communautés mais des pluriels de Je, des rassemblements de forces individuelles pour être plus puissant dans la rivalité. Chacun de ces « Nous » nourrit alors l'ambition de reconstruire l'unité communautaire perdue, chacun de ces « Nous » désire être un « empire » et doit donc poursuivre son extension sur la terre en se posant comme rival de son voisin. C'est en ce sens que l'on pourrait entendre Rosenzweig lorsqu'il écrit dans « Globus » : « l'unité du globe terrestre est la force motrice du devenir historique » (2003a, p. 38).

L'illustration en serait l'avènement des États-nations et du nationalisme moderne. Ces « nous limités », pour reprendre la détermination de « Globus », représentent des forces confinées sans d'autres liens entre elles que ceux dictés par l'intérêt, par la stratégie des frontières, par la logique d'appropriation de la terre comme affirmation de puissance. L'Europe ne se définit alors pas comme une communauté mais comme une société d'États : ce sont les membres d'un même corps mais séparés les uns des autres par un intérêt en propre ; la guerre de 1914, déclenchée au nom du principe des nationalités, n'est que l'exagération de la logique de cette société des États : les États auparavant conçus comme pure puissance (un Nous concentré à l'intérieur du tracé d'une frontière) sont désormais, dès le début du XIX^e siècle, dotés d'une « âme », selon l'expression de Rosenzweig, c'est-à-dire que ce Nous est celui d'un peuple qui revendique son droit à participer à l'histoire en tant qu'il est, lui, incomparable à un autre. Tel est finalement le sens de ces Je limités (le peuple dont l'unicité est attisée par le sentiment national) qui se regroupent en Nous limités (repliés sur leurs objectifs nationaux) et qui forment des États-nations.

Mais en réalité, l'intrication entre communauté et rivalité trouve dans « Globus » une double traduction :

- une traduction réaliste, historique, à travers, donc, la notion « d'État-nation », une traduction qui montre que l'histoire universelle se comprend, comme l'a exposé Hegel, à travers les relations conflictuelles des États souverains, dans l'opposition de ces « Nous » indépendants les uns des autres ;
- et une traduction que l'on pourrait qualifier de poétique à la manière dont elle tranche avec le reste du texte, qui correspond à la partie introductive de « Globus » et dont les mots pour

rendre compte de l'exigence communautaire sont ceux que nous retrouverons dans *L'Étoile de la Rédemption*.

Dans l'introduction à «Globus», Rosenzweig explique que le globe porte en lui, très concrètement, cette conjugaison de la communauté à la rivalité: il y a sur le globe une frontière naturelle entre terre et mer, une contiguïté qui est tout à la fois ligne de séparation et ligne d'accotement; la mer, infinie, sans frontières, est l'image de l'unité perdue mais elle est aussi la trace bien réelle de cette unité qui se rappelle aux hommes et qui excite leur désir de conquérir la terre:

tant que luira un éclat de cette image [celle de la mer], il sera impossible à l'homme de se vouer, satisfait, à une terre aux frontières durables, et de se confiner dans le mien; de la mer émane sans cesse un éclat rayonnant qui enchante d'un dehors inconnu son âme prête à s'endormir (2003a, p. 38).

La mer n'est certes qu'une image, précise bien Rosenzweig, mais elle est la projection idéale que les hommes se font de la communauté de telle sorte que nous pourrions définir ainsi la communauté: «épuisement des rivalités qui me maintiennent à distance de toi, abolissement de toute distance de toi à moi, fin des lignes de partage». Ainsi, l'introduction à «Globus» pose une nette distinction entre deux formes de «Nous», l'un limité produit par un rassemblement de Je et l'autre illimité à l'image de cette communauté océanique: «De même que le premier *je* limité et son extension également limitée en un premier *nous* décrivent le premier moment de l'histoire, le dernier *nous* sans limite et son approfondissement tout aussi illimité jusqu'au dernier *je* sont le dernier moment de l'histoire» (2003a, p. 37). On reconnaîtra dans ces premiers «Je» et «Nous» limités l'image des États-nations ou d'un «monde des États». Nous ne sommes en effet qu'au début de l'histoire universelle précise Rosenzweig, et l'histoire avance lentement, à vitesse d'escargot ajoute-t-il, mais le déroulement de l'histoire universelle est un mouvement naturel: il y a un matin, il y a un soir, la communauté peut être loin de nous mais nous sommes néanmoins assurés de parvenir jusqu'à elle aussi sûrement que le soir succède au matin; cela étant dit, Rosenzweig peut, tout de suite après cette introduction, affirmer que la guerre elle-même n'est pas un accident, qu'elle n'est pas «sur-naturelle» mais qu'elle est l'expression des rivalités nécessaires à l'acheminement de l'Europe jusqu'à l'ultime Nous, jusqu'à la véritable communauté: «Il semble donc [écrit Rosenzweig] que la guerre soit du point de

vue de l'histoire universelle, une transition qui conduit d'une époque européenne révolue vers une époque planétaire à venir» (2003a, p. 39).

L'époque planétaire sera le monde accompli comme sphère, sans plus de confins en lui ; aujourd'hui, explique Rosenzweig, les confins existent et persistent à affirmer leur indépendance, refusent de se considérer comme ayant un destin commun avec l'Europe. Il y a donc de l'autre côté, une extériorité qui empêche l'accomplissement du « nous infini » et qui implique les guerres, qui conditionnent notre perception du monde et l'action politique :

Pour la génération politique qui nous précède directement, la terre où se déroulait l'histoire n'était en fait qu'un disque, telle qu'on représente la conception que se faisait Homère de la géographie du monde. Et c'est encore le cas aujourd'hui [...] (2003a, p. 80)

et

[...] il n'y a qu'un monde, qu'une mer d'un seul tenant, mais ce monde a encore un milieu et des confins ; longitudes et latitudes ne sont pas des lignes encore parfaitement circulaires ; la terre, en vérité, n'est pas encore... une sphère (2003a, p. 101)

Comment comprendre le sens de cette communauté à venir ? Comment appréhender son infinitude ? Est-ce le signe d'une intimité absolue, des uns confondue avec les autres ? Désigne-t-elle une sorte de communion organique et indivise des membres de la communauté ? Est-ce à dire que la communauté sera fusion de toi et moi au risque de nous rendre indiscernables ? Ou cette absence de frontières, cette absence de rivalités, cette « globalisation » du monde doit-elle être entendue comme signe de l'« unicité » : l'unité de la communauté signifierait qu'au-delà de nos singularités respectives, toi et moi sommes rassemblés en un être unique. Mais n'est-ce pas justement cette forme de cohésion que traduit politiquement le sentiment national des États-nations ? Et les dérives idéologiques du sentiment national en nationalisme ne devraient-elles pas alors nous inviter à chercher cette unicité qui ferait du Nous une véritable communauté ailleurs que dans la sphère politique ou en tout cas, ailleurs que dans la politique telle qu'elle apparaît au sein de l'histoire universelle ? En d'autres termes, la guerre dénonce-t-elle définitivement l'impossibilité d'une communauté politique ?

Car comment consentir aussi à sa violence ? Comment la communauté, comment ce Nous infini, ne sera pas seulement synonyme de surdité à

l'égard de l'autre, comment sera-t-elle autre chose que la répression de l'autre qui contrarie son désir d'infinitude?

Dans cette perspective, ne vaudrait-il pas mieux faire le deuil de la communauté car que vaudrait cette unité de tous retrouvée au prix de conflits à peine imaginables ainsi que les pressent d'ailleurs Rosenzweig? Que vaut une communauté qui exige que l'on meure pour elle? Que vaut une communauté, un être-ensemble qui ne trouve son unité, son unification que par le truchement de la guerre, de la rivalité et de la mort? N'est-ce pas là finalement la seule promesse de l'histoire universelle: une communauté gagnée au prix du sang des hommes?

L'Étoile va d'une certaine manière répondre de ce sang versé en montrant par l'expression « communauté de sang » qu'il est le bien le plus précieux, le lien communautaire originel, le creuset de toute relation humaine par-delà une époque historique déterminée et ses échecs communautaires. Dans un paragraphe au titre justement historico-politique « institution et révolution », Rosenzweig définit la communauté de sang comme ce lien impalpable et ancestral qui doit être éveillé à nouveau entre les hommes par l'épreuve de l'autre comme prochain :

[...] tous les rapports humains, absolument tous, consanguinité, fraternité, nation, mariage, tous sont fondés dans la Création. [...] tous reçoivent une âme propre uniquement dans la Rédemption [...] tous sont enracinés dans la communauté de sang, qui est entre eux ce qu'il y a de plus proche dans la Création; et investis d'âme dans la Rédemption, ils tendent tous à se ressembler selon la grande analogie du mariage, qui est entre eux ce qu'il y a de plus proche dans la Rédemption (Rosenzweig 2003b, p. 339).

Il ne s'agirait donc plus d'une communauté qui se comprendrait comme un progrès dans l'histoire et qui procéderait par rivalité mais, selon l'expression qui revient sans cesse dans ces passages sur la Rédemption, la communauté procéderait « de proche en proche », par liaisons successives de toi à moi et c'est donc sur ces passages que notre attention va maintenant se porter.

« Globus » laisse donc entrevoir, sur sa fin, le danger peut-être inhérent à toute exigence communautaire d'y sacrifier l'autre, d'être une communauté sacrificielle au lieu d'être cet être en commun salvateur et synonyme de paix pour les hommes.

L'Étoile de la Rédemption le signifie en opposant à cette rationalité très hégélienne de l'histoire qui commande de mourir avec « sens », pour les besoins du processus historique, une mort insoutenable, inacceptable et qui marque le point d'achoppement du système idéaliste (« un tout ne peut mourir »). Dès lors, être témoin de la guerre ne consiste plus, comme dans « Globus », à relever rétrospectivement une nécessité dans l'histoire, mais à en montrer le caractère « nocif », à y dénoncer l'œuvre d'une logique de mort pour lui opposer un temps vivant orienté par une insatiable tension entre Eros, l'amour, et Thanatos, la mort. Être témoin de la guerre signifie dans *L'Étoile* laisser retentir dans le silence de l'histoire universelle la voix de ceux qui se revendiquent être « nous les vivants » selon les mots du *Psaume* 115, paradigme de la Rédemption pour Rosenzweig. Ou encore, de « Globus » à *L'Étoile*, ce que le discours historico-politique ne nomme pas, ce qu'il passe sous silence ou cherche même parfois à réduire au silence : le Je, la souffrance des êtres singuliers, la violence propre au désir d'infini de la communauté, cela va se mettre à parler dans *L'Étoile* selon une grammaire particulière, celle du pathos.

La grammaire du pathos est une grammaire de l'agir mais, comme son nom grec l'indique, d'un agir conjugué au sentiment, à la souffrance entendue au sens le plus strict comme épreuve de soi, comme endurance du monde. Cette épreuve de soi dans le monde est épreuve du prochain, *das Nächste*, l'autre, l'autre homme, bien entendu, mais aussi tout ce qui, de la manière la plus neutre, peut tenir lieu de « prochain » dans le monde. On pourrait définir cette endurance du monde comme consistant à souffrir la distance qui me sépare de l'autre, l'épreuve du passage d'une existence solitaire et de repli sur soi à une existence collective et entièrement ouverte sur le monde. L'inachèvement du monde apparaît ainsi dans *L'Étoile* comme l'inaccomplissement d'une communauté fraternelle entre les hommes, l'inachèvement du monde se manifeste par le fait que des hommes demeurent encore seuls, livrés à eux-mêmes dans une souffrance inapaisable.

Ainsi, dans un rappel de *Genèse* 2,3¹, Rosenzweig rappelle que si le monde est déjà « fait », « créé », il n'est pas achevé. Que le Royaume, c'est-à-dire le monde achevé, n'est pas encore, le sentiment que le monde est encore comme en attente de son assise, nous sont rendus manifestes par la prégnance en lui des rires et des pleurs des hommes : « Le monde

1 « Dieu se reposa de l'œuvre qu'Il avait créée à faire (*laasot*) ».

n'est pas encore achevé. Il y a encore en lui des rires et des pleurs. Et la larme n'est pas encore essuyée sur tous les visages » (2003b, p.309). L'inachèvement du monde est ainsi le « pas encore », le pas encore d'un visage séché de ses larmes.

La communauté se constituerait donc autour de ce qui demeure inconsolé dans l'histoire des hommes ; l'exigence communautaire dirait la nécessité de prendre en charge collectivement une souffrance solitaire bien que commune à tous et qui est la confrontation à la mort. La communauté ne fait cependant pas office de consolation, pas plus que l'exigence communautaire ne se comprend comme une simple incitation à l'acte charitable. C'est un sens beaucoup plus complexe et subtil de la « communauté fraternelle », par ailleurs aussi appelée « communauté du témoignage », que nous convie à entendre Rosenzweig.

Le « Nous » communautaire est, nous dit Rosenzweig, dans l'image du chant choral, un « puissant unisson », une même hauteur de voix atteinte par tous, par chacun d'entre nous. La puissance de l'unisson doit s'entendre comme une amplification de chaque voix singulière cependant désormais unies entre elles par une même harmonie : le Nous comme « puissant unisson » n'exige pas le sacrifice, l'effacement de la singularité, il permet même, au contraire, de retrouver une « particularité en propre » selon les mots de Rosenzweig mais une particularité qui n'est pas ma propriété identitaire au sens d'une crispation sur soi ; c'est une propriété qui est, dès qu'elle est proférée, immédiatement celle de tous, qui est le liant de l'être ensemble : « Le Je ne peut être totalement Je, il ne peut descendre totalement dans les profondeurs de « ses solitaires » que parce qu'il s'enhardit, en tant que Je qu'il est, à parler par la bouche de la communauté. Ses ennemis sont les ennemis de Dieu, sa misère est notre misère, son salut notre salut. Cette généralisation de l'âme propre à l'âme de tous donne seule à l'âme propre l'audace d'exprimer sa propre misère – justement parce que c'est plus que sa misère propre » (2003b, p.352). L'unicité signifie ici être soi parmi les autres, être soi comme « solitaire » devant les autres – ce qui, pour le dire trop vite ici, fait sans doute signe vers cette idée de « communauté du témoignage ». La communauté revêt véritablement le sens d'être avec et d'être en commun dans une souffrance commune, cruciale mais néanmoins toujours de l'ordre de l'impartageable, les « solitaires » demeurant ce qu'ils sont : abyssaux.

Le puissant unisson est aussi une puissance d'engagement de soi dans l'appel : le « Nous » s'exprime sur le mode du « cohortatif » (2003a, p.333),

ce temps qui désigne en hébreu biblique l'engagement, à la première personne du singulier et du pluriel, de celui qui parle. Ainsi, le « Nous » se fonde en en appelant à tous car en réalité, le nous est encore un « *nous* limité », une infinitude contrariée, comme dans « Globus », un nous qui se détermine ici selon une extériorité qu'il désigne être « Vous ». Or, cette contrariété s'exprime ici encore avec la plus grande violence : « Le Nous englobe tout ce qu'il peut saisir et atteindre, et même tout ce qu'il peut embrasser du regard. Mais ce qu'il ne peut plus ni atteindre ni embrasser du regard, il doit l'exclure et le rejeter hors de sa sphère lumineuse et sonore, dans la terreur froide du néant, au nom même de sa clôture et de son unité, et il le fait en lui disant : Vous » (2003b, p. 333). En d'autres termes, le Nous s'arrête à sa seule réalité, il est même la seule réalité en repoussant dans le Néant ce qui ne peut être lui ou ce qui n'est pas encore lui. Non sans rappeler les termes de « Globus », la communauté du Nous se constitue en conquérant progressivement ce qui n'est pas elle (plus le Nous « croît, plus fortement sa bouche fait retentir le vous », (2003b, p. 334)) et, tel un Empire, au nom de « sa clôture et de son unité » rejette, se ferme, sépare par la terreur de son jugement.

Le *Psaume* 115 qui s'ouvre et se finit par un « Nous » pourrait d'ailleurs peut-être bien illustrer le passage du Nous limité au Nous illimité de « Globus » : les premiers « Nous » sont des Nous en opposition aux « vous, les païens », puis la frontière entre ces Nous et Vous s'estompe en devenant « vous les enfants des hommes » pour s'achever en un nous infini, en un « nous les vivants ». Aussi, dans sa lecture de ce psaume, Rosenzweig relève la tonalité agressive de ces premiers « Nous » qui se posent contre les « vous, les païens ». Ce n'est cependant pas la rivalité entre Nous et Vous qui prend le pas ici, qui l'emporte dans ce duel. Précisément peut-être parce que la relation Nous/Vous n'est pas un duel : il y a entre eux un tiers, un tiers rédempteur et transcendant à qui le Nous adresse sa prière, devant qui le Nous renonce à lui-même comme Nous limité pour appeler à lui les Vous et éveiller cette communauté de sang que nous évoquions précédemment. Les Vous ne sont alors plus les autres que Nous qui doivent être repoussés dans le néant mais ils sont des « enfants des hommes », ils sont comme « Nous ». C'est comme si le Nous de la communauté d'Israël se dédisait en tant que communauté ; mais en réalité, par ce qui semble être une forme de renoncement à soi, elle ravive le souvenir de ce que Rosenzweig appelle « l'ancienne communauté messianique de l'humanité, des Nous tous » ; autrement

dit, elle ouvre la communauté d'Israël (ce Nous limité) sur plus qu'elle pour la réaliser comme véritable communauté ou Nous infini. Cette infinitude ne désigne pas un au-delà de la communauté mais plutôt, pour reprendre un mot de «Globus», une totalité des confins, une totalité dont le lointain n'est pas ce qui est au-delà de la limite ou de la frontière mais ce qui détermine ce qui est contenu entre les lignes de cette frontière: le Nous se détermine en jugeant l'autre comme un vous mais le nous lui-même est en attente d'un jugement final, de sorte que le Vous est une anticipation, une projection, de sorte que le «Vous» est toujours-déjà et finalement le «Nous tous» à venir.

Dit autrement, le Vous ne serait finalement que «la limite extrême» de la communauté et le «Nous tous» se situerait exactement sur cette ligne dernière, «ultime» selon l'adjectif de «Globus»; c'est ainsi que Rosenzweig décrit dans *L'Étoile* la communauté du salut: «Il doit y avoir une réalité supérieure, cette réalité fût-elle située à la limite extrême de la communauté et dans un être-ensemble situé au-delà de la vie commune».

Comme le laisse entendre cette dernière citation, le «Nous tous» vis-à-vis duquel le Nous nourrit une «confiance pleine d'espérance» selon l'expression de Rosenzweig, le «Nous tous» ou «cette réalité supérieure» n'est qu'une possibilité qui peut ou pas avérer sa réalité effective. Le «Nous tous» est toutefois ce à quoi il faut tenir comme à la promesse que le sort de l'histoire n'est pas définitivement réglé; davantage, ce que l'histoire universelle promet comme sa fin n'est pas à attendre passivement mais cette promesse est appel à faire, appel à mon engagement dans le monde ici et aujourd'hui, et instamment même; cette promesse est, au sens le plus strict, «exigence», exigence communautaire.

L'exigence communautaire répond alors à un mot commun à l'introduction de «Globus» et à *L'Étoile*: le mot «*Sehnsucht*», cette nostalgie si particulière de ce qui n'est pas encore, différemment du mot «*Heimweh*» qui, traduisible également dans notre langue par nostalgie, évoque le regret de ce qui n'est plus, le retour à ce qui fut, l'attachement à la terre et à la patrie justement synonyme de conquêtes par les guerres pour Rosenzweig. Ainsi que l'a rappelé Heidegger, la *Sehnsucht* est liée à un désir de rassemblement mais étymologiquement, elle n'a rien à voir avec le verbe *suchen*, chercher, mais elle a partie liée avec l'idée de mal, de maladie, de contagion, de ce qui s'étend au-devant maladivement; la *Sehnsucht* – telle qu'on la retrouve dans «Globus» et *L'Étoile* – dit ce

perpétuel déplacement hors de soi qui ramène à soi mais dans une sorte de constant décalage, dans une certaine douleur aussi, de sorte que l'on est jamais chez soi, que l'enracinement ne peut être dans une terre ou en soi seulement mais que l'enracinement est dans ce mouvement désirant vers l'autre – ce que signifierait la « communauté de sang » telle que nous l'évoquions précédemment. Ainsi, *Sehnsucht* dit le ressac désirant comme l'imagine « Globus » pour décrire la pulsion à conquérir et à faire unité des hommes à travers l'image de la mer ; dans *L'Étoile*, *Sehnsucht* est le mot pour désigner la Terre promise au peuple juif, mais il est aussi le mot de la Sulamite qui, malade d'amour, désire sortir du duel amoureux pour rejoindre une communauté fraternelle.

Cette nostalgie très particulière implique aussi une anticipation des temps comme lieu absolument présent de l'engagement des hommes à la mesure dont Rosenzweig donne lecture du verset conclusif du psaume 115 :

[...] le chœur s'intensifie jusqu'à l'immense unisson des nous qui entraînent, avec toutes les voix réunies, toute éternité à venir dans le « maintenant » présent de l'instant, sous la forme du cohortatif: « ce ne sont pas les morts, non vraiment pas, mais Nous, nous louons Dieu dès maintenant et pour l'éternité » (2003b, p. 355).

L'anticipation se vit, comme le souligne Rosenzweig, sur le mode du cohortatif, cet engagement de soi dans la parole, cet engagement d'un Je conjoint au Nous : en effet, l'inaccomplissement de la communauté comme « Nous tous » est accomplissement de l'homme comme être de parole. C'est par la langue que s'accomplit l'anticipation, ou pour dire au plus juste, seule la langue peut accomplir cette anticipation dans l'instant tout en rappelant l'inachèvement de ce qui est anticipé ; le couple Nous/Vous manifeste précisément cette puissance de la langue, son éternité vivante qui permet aux êtres parlants de dire « nous les vivants, nous les éternels » : ainsi, écrit Rosenzweig, « La parole n'est jamais ultime [contrairement au désir du Nous], elle n'est pas simplement parlée, elle est aussi parlante. Voilà le véritable mystère du langage, sa vie propre ; la parole parle. Et c'est ainsi que le mot énoncé, issu du Nous chanté, parle et dit : Vous » (2003b, p. 333).

Le Vous n'est ainsi plus une contrariété au désir d'infinitude du Nous ; il en est même le moteur, le stimulant essentiel, en participant à la vie même de la parole, en se confondant avec le mystère du langage. En ce sens, *L'Étoile* rectifie notre vision biaisée du monde telle que

«Globus» la dénonçait, à savoir notre vision du monde comme un disque qui conduit à ne voir l'autre que comme rival et les confins que comme retardement à l'avènement d'un nous infini. C'est là, nous dit Rosenzweig dans *L'Étoile*, un «infini recourbé sur lui-même», un infini que l'on pourrait dire saturé tandis que dans *L'Étoile*, le monde s'ouvre sans cesse sur un «infini en-dehors de lui par rapport auquel lui-même est une réalité finie» à l'image de la relation entre Nous et Vous.

C'est ainsi l'exigence entendue sous le mot «*Sehnsucht*» qui désormais porte l'infinitude, non pas une quelconque communauté passée ou à venir: l'exigence communautaire n'est pas ce qui reste quand la communauté n'est pas, elle ne dit pas, comme nous pouvions le croire initialement, l'inaccomplissement de la communauté. L'exigence communautaire n'est pas le défaut d'une communauté mais elle avère contre la raison dans l'histoire qu'il existe bien un sens commun, un sens de l'être ensemble, malgré tout, malgré la totalité de sens brisée par les événements de la guerre, mais aussi malgré le risque d'une totalité fermée à l'autre qui pourrait toujours encore se reformer. On pourrait dire aussi «et pourtant» selon le mot des prophètes. «Et pourtant», annonciateur du Royaume, d'une communauté fraternelle de tous, est le surgissement d'une contradiction insistante au cœur du présent selon l'explication qu'en donne Rosenzweig dans «La pensée nouvelle»: «*et c'est-à-dire encore et encore, pourtant c'est-à-dire envers et contre tout*». Le «et pourtant» dit la présence du «démonique», ces hypogées et apogées de la vie, ces grandes douleurs et ces grandes joies qui nous expulsent du temps à l'instant même où elles surviennent et qui ne peuvent que tirer leur origine de Dieu, selon les mots de Rosenzweig (2001, p. 186). C'est en ce sens que l'on peut percevoir l'exigence communautaire comme étant, de «Globus» à *L'Étoile*, l'expression de ce combat mené simultanément contre l'histoire au sens du XIX^e siècle et pour la religion au sens du XX^e siècle.

Dans ce combat, Rosenzweig oppose la théodicée hégélienne, cette sorte de religion de l'histoire et de l'État, à l'authentique théodicée, celle de la religion juive en l'occurrence. «Globus», en tant que texte témoin de la guerre, apparaît comme la mise à l'épreuve de la philosophie de l'histoire de Hegel; mais «Globus» porte déjà en lui le mal de la *Sehnsucht*, il dit déjà l'impropre, l'inadéquation de l'heure que nous lisons au cadran de l'horloge de l'histoire universelle avec la cruauté de la réalité qui exige l'aujourd'hui messianique. *L'Étoile de la Rédemption*

traduit ce décalage en des termes que l'on qualifiera de « théologiques » selon la formule du « Nouveau Penser » qui affirme que « Les problèmes théologiques veulent être traduits en problèmes humains et les problèmes humains veulent s'élever jusqu'à une expression théologique » – ce qui serait une expression du démonique (Rosenzweig 2001, p. 161).

Que l'exigence communautaire s'accomplisse dans la parole la situe justement comme un fond existentiel universel qui nous appelle tous et non comme l'apanage d'une époque historique déterminée ou d'une religion en particulier même si chacune d'elle, en tant que « nous fini », participe à l'exigence communautaire en nourrissant son infinitude.

Dit autrement, le combat pour la religion n'est pas un combat pour la religiosité pas plus que *L'Étoile* n'est un livre religieux. Le combat pour la religion et le renouvellement de l'exigence communautaire qu'il charrie serait, selon les mots d'une lettre adressée à Rosenstock en octobre 1916, le refus d'attendre, la nécessité d'agir contre l'impassibilité du destin, et l'on dira dans les mots de *L'Étoile*, d'agir selon une grammaire du pathos c'est-à-dire d'agir à l'instant parce qu'un inconsolé parmi nous insiste à être entendu et rappelle l'histoire à l'urgence d'une justice ou du moins d'une justesse de l'acte dès aujourd'hui, non à la fin de l'histoire.

Bibliographie

- Nancy J.-L. (2004), *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois.
- Rosenzweig F. (1979), *Briefe und Tagebücher*, Rachel Rosenzweig (dir.), Haag, Nijhoff.
- . (2001), *Foi et savoir: Autour de L'Étoile de la Rédemption*, G. Bensussan, M. Crépon et M. de Launay (trads), Paris, Vrin.
- . (2003a), *Confluences. Politique, histoire, judaïsme*, G. Bensussan, M. Crépon et M. de Launay (intr. et trad.), Paris, Vrin.
- . (2003b), *L'Étoile de la Rédemption*, A. Derczanski et J.-L. Schlegel (trads), Paris, Seuil.